L'ECHO DU SIKKIM

N 156

CANTONALE DU VALAIS

L'ECHO DU SIKKIM
Bulletin missionnaire de l'Abbaye de Saint-Maurice

Bulletin trimestriel 1972
36e Année No 2

Réd. : Chne Joseph Henry, Ecole de Commerce, 3960 Sierre
Adm : Chne Jean-Paul Amoos, Abbaye, 1890 Saint-Maurice
Timbres-poste : Frère Serge, Abbaye, 1890 Saint-Maurice
Impression : Œuvre Saint-Augustin, 1890 Saint-Maurice

CCP 19 - 1786 : Mission du Sikkim, Abbaye de Saint-Maurice, Tél. (025) 3 61 81

Notre couverture : *La chaîne des Himalaya vue de Darjeeling.*

Le Père-Abbé au Sikkim

5e partie

Le 25 novembre au matin, me voilà en route avec le solide Père Hofstetter pour aller rendre visite au poste de Fagu/Gorubathan, résidence de notre Père Eigenmann et du Père Lee.

Nous remontons d'abord en direction de Pedong et, arrivés à Algarah, nous bifurquons sur la droite pour prendre la route des crêtes, avant de plonger (souvent vertigineux !) dans la vallée qui nous conduira sur le dernier balcon au-dessus de la plaine du Bengale. Nous voyageons à bord d'une VW dont la carrosserie grince bien un peu, mais qui a l'avantage d'être fermée. Heureusement, car sur les hauteurs il fait froid et nous aurons droit à de monumentales « rincées », fait assez rare en cette saison. Nous passerons ainsi de plus de 2000 m. à 350 m. d'altitude : grands changements dans la végétation... et la température. Nous quitterons aussi les Népalais et les Lepchas, races des montagnes, pour trouver les Bengalis des plaines.

Nous trouvons le Père Eigenmann qui nous attend à Sombari : soutane blanche, casque colonial et parapluie ; maigre et sec, barbe blanche, un beau sourire et des yeux rieurs. Nous allons nous restaurer à la « pinte » du village : rien à voir avec les nôtres, mais en tout cas pittoresque et très couleur locale. Nous continuons sur Fagu,

Gorubathan : La réception de la communauté chrétienne

Le ménage voisin qui sert de « gouvernante » au Père Eigenmann

déjà en plaine, au milieu d'immenses plantations de thé. Notre arrivée est l'événement du jour et une nuée d'enfants nous entoure, tous prêts pour la photo ! Nous visitons l'église du Père Lee, adjoint du Père Eigenmann, qui s'occupe des gens des plantations. A cette altitude, il fait chaud : c'est le « sommet » de la plaine (350 m. environ) qui descend sur plus de 550 km. vers Calcutta et l'océan Indien.

Très obligeamment, le directeur des plantations de thé nous conduit aux deux tiers du chemin de Gorubathan qui se trouve en dessus de Fagu, sur un plateau (un peu comme Saint-Maurice et Vérossaz). Ce plateau, avec ses rizières et sa belle végétation, est magnifique : la plaine du Bengale, que l'on domine, baignée dans une brume bleuâtre, donne l'illusion de la mer...

Nous arrivons au poste au soleil couchant : petite église très simple, et la « case » du Père me fait penser à un ermitage : maisonnette parmi les maisonnettes des paysans du plateau. Le souper est apporté par le ménage voisin qui sert un peu de « gouvernante »: c'est vraiment le « vivre avec et comme ses ouailles ». Bonne soirée à la lueur de la lampe à pétrole : j'ai même droit à mon horoscope et à des conseils médicaux, car le Père Eigenmann, à part sa science de Dieu, est très versé dans ces arts !

Le lendemain après la messe, rencontre avec la petite communauté qui nous offre chants et danses, avec les traditionnelles couronnes de fleurs. L'après-midi, nous redescendons à pied vers Fagu, sous la conduite du Père Eigenmann, infatigable marcheur. Nous sommes reçus pour le thé par la charmante épouse du Manager des plantations, dans leur joli bungalow noyé au milieu des fleurs. Par la plaine, nous rejoindrons la route qui re-

monte le long de la Tista vers Kalimpong.

Les jours suivants, j'aurai la chance de faire un rapide voyage au Sikkim et de visiter sa capitale, Gangtok. Paysages inoubliables. Le Kanchenjunga (8585 m.) est tout proche. J'admire la splendeur des temples et du palais royal. Nous bénéficions d'une magnifique hospitalité chez un ami de nos Pères, de haute noblesse et ministre du pays : une fois de plus, je suis frappé par le sens exceptionnel de l'hospitalité en ce pays, jusque chez le plus pauvre des paysans. En plus de notre hôte, un photographe de renom, Tse Ten Tashi, nous accompagne dans notre visite de Gangtok et nous parle avec enthousiasme de sa passion pour les orchidées qui sont vraiment chez elles en ce pays, à l'état naturel. J'espérais faire les plus belles photos de ce voyage en ce royaume du Sikkim que peu d'étrangers peuvent visiter. Les caprices du sort en décidèrent autrement : une pièce de mon appareil a rendu l'âme à peine la randonnée commencée !

Nous visitons pendant notre séjour une magnifique réalisation des Gouvernements du Sikkim et de l'Inde : une grande école pour les enfants tibétains réfugiés au Sikkim, toute bourdonnante de vie et où l'enfant s'exprime beaucoup à travers les arts plastiques.

Dans le soir tombant, puis la nuit profonde, nous rejoignons Kalimpong par des routes souvent encore plus impressionnantes à cause de l'obscurité : toujours les suites des grands éboulements dus à la mousson déchaînée de 1968.

Il me reste encore quelques visites à faire, je vous les dirai dans ma prochaine lettre...

Gangtok (Sikkim) chez le Kasi, notre hôte

Fermeture du camp de réfugiés de Kantibhita

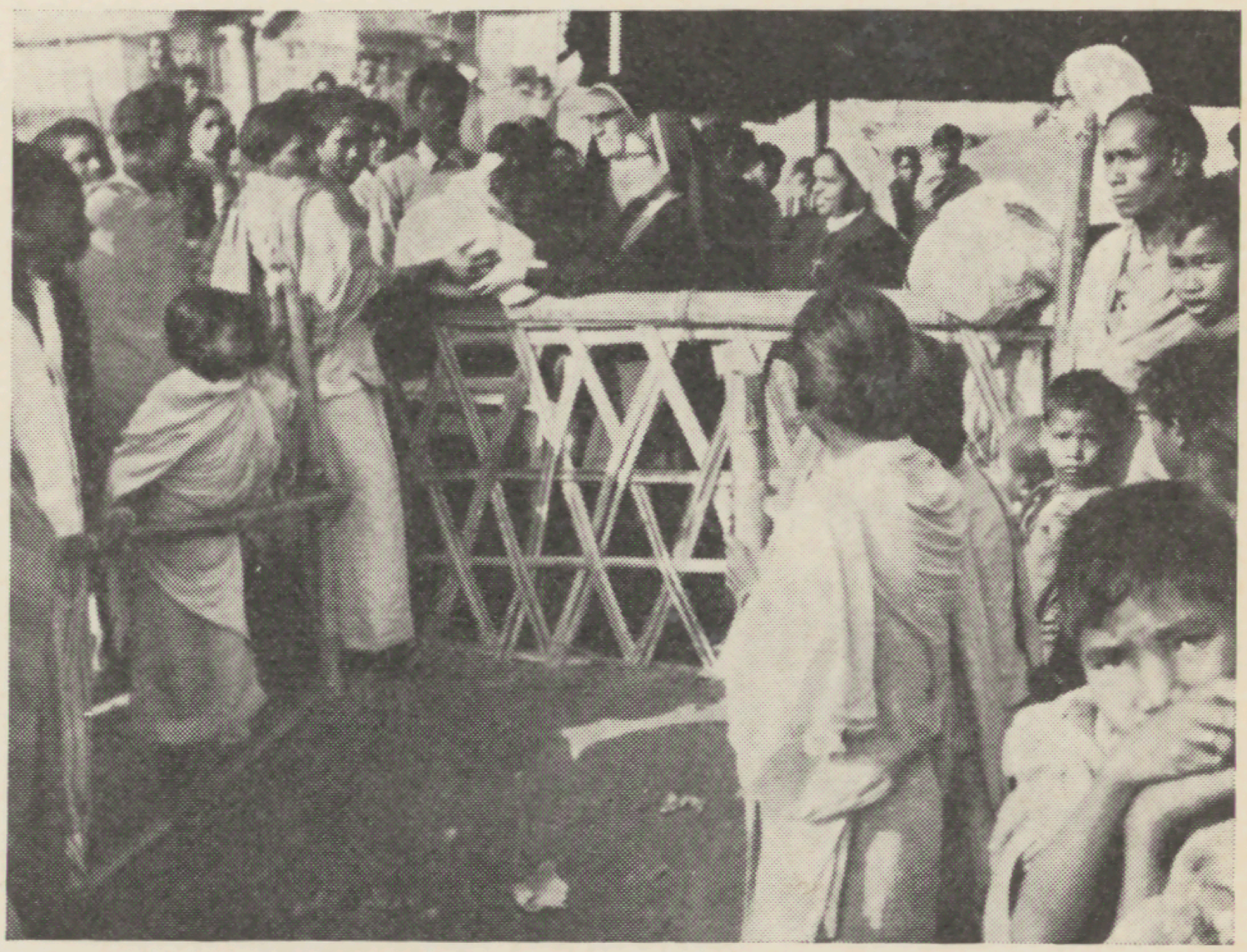
(Lettre circulaire du Père Dirt, missionnaire jésuite, sur la paroisse duquel se trouvait le camp de Kantibhita.)

« Le camp de Kantibhita est fermé. Les derniers réfugiés s'en sont allés le 24 janvier 1972.

Notre équipe de Caritas fut à l'œuvre jusqu'à la fin. Nous avions des religieuses de Kalimpong et de Gayaganga, des jeunes filles de Kalimpong, des séminaristes et des étudiants de Darjeeling, et enfin le Dr Mony.

Jusqu'au dernier jour, le dispensaire fut sur les dents, ainsi que tous les membres de l'équipe. La liste des partants du lendemain nous était communiquée tard dans la soirée ; il fallait la débrouiller, puis déballer couvertures, saris, dhotis, nourriture, etc., qu'on distribuait hâtivement le lendemain matin alors que les réfugiés s'apprêtaient à partir. Un dernier repas de galettes de farine et des lentilles, et les voilà loin. Nombreux furent ceux qui vinrent remercier nos équipiers la larme à l'œil et les invitèrent chez eux, au Bangladesh.

Les souvenirs se pressent à la mémoire : les premières arrivées, le 11 avril 1971, à Bararigach ; la chapelle du village pleine à craquer ; les villageois leur offrant asile à domicile alors que le Père James se mettait en quête de victuailles, de vêtements, de litières, etc. Puis vint le transfert à Choterhat, avec notre première équipe, sous la direction du Père James : abris à construire ;



Les réfugiés reçoivent un dernier cadeau de Caritas

bambous (qu'on allait couper dans le Bangladesh), bois de feu, nourriture, habits, et chaque jour, le nombre des réfugiés qui augmentait...

Enfin, vint la réunion des camps épars dans le district de Darjeeling, au centre de Kantibhita. Monseigneur Benjamin lui-même, avec un groupe de jeunes, vint mettre la dernière main aux constructions, et ce fut l'arrivée des équipes de Caritas qui ne devaient plus nous quitter : religieux, religieuses et volontaires laïques de Bombay, Dindigul, Theni, Kodarma, Nagpur, le Punjab, Coimbatore, Kalimpong, Darjeeling, Kurseong, Ranchi, Calcutta, Bijavada...

La direction passait au Centre Social du diocèse et au Père Jacob, mais l'accident fatal, dans lequel Sœur Eléanore perdit la vie, mit le Père Jacob lui-même sur la voie de garage, et pour un temps le Père James reprenait le collier.

Sœur Eléanore laissa une profonde impression sur tous ceux qui firent sa connaissance dans le camp. Sa compétence joyeuse, sa profonde charité, et la force de ses convictions religieuses restèrent pour tous une source durable d'inspiration. Sa perte fut très profondément ressentie.

Les problèmes abondaient et étaient abordés avec une gaieté et une générosité inépuisables. Il y eut le choléra, les maternités et maladies de toutes sortes, les accidents ; l'école, créée de toutes pièces pour 950 enfants, Mgr l'Evêque mettant lui-même les gosses en ligne le jour de l'ouverture ; les distributions de lait aux enfants de l'école, la propreté, les soins sanitaires, et tant d'autres problèmes d'importance diverse.

Si les commencements avaient été chaotiques, les derniers jours furent ordonnés. Mais le même dévouement, le même esprit d'équipe, la même bonne humeur dans le service du prochain ne cessèrent de régner du début à la fin.

Toujours, les visites de l'Evêque, pour courtes et inattendues qu'elles fussent, apportaient un immense encouragement à l'équipe. On le voyait soudainement apparaître en jeep ou traversant la rivière Balasan avec parfois de l'eau jusqu'à la poitrine ! C'était pour lui le chemin le plus court et le plus rapide,

Elèves du Collège de Kalimpong au travail dans le camp

qui lui évitait le long détour par la route carrossable !

Alors que se poursuivait l'évacuation du camp, nous eûmes l'occasion de rendre visite à quelques-uns de nos protégés à Takurgaon (Bangladesh). De retour depuis une semaine, ils se montrèrent heureux de nous revoir. Ils travaillaient alors au battage du riz et reconstruisaient leurs maisons. Celles qui avaient été occupées par les Pakistanais (c'est-à-dire près de la moitié du village que nous vîmes) avaient été retrouvées en bon état, mais celles qui étaient demeurées vides, bâties en terre sèche, s'étaient effondrées pendant la saison des pluies. Bon nombre de familles se faisaient héberger dans l'école paroissiale. Ils nous montrèrent leurs champs, que les habitants du village voisin avaient cultivés pendant leur absence, mais dont ils avaient promis de partager les récoltes. Le riz, encore sur pied, fut entièrement cédé aux retournants qui se mirent immédiatement à le couper. Il y avait également quelques champs de moutarde et de lentilles, semés par les gens du même village, mais rendus tels quels à leurs anciens propriétaires. Les maisons avaient été évacuées mais le bétail avait naturellement disparu. On nous assura que le Gouvernement du Bangladesh avait promis 350 roupies à chaque famille pour reconstruire sa hutte, plus une paire de bœufs et une charrue. Nous fûmes frappés par la gaieté, le bonheur évident de ces gens, et le plaisir qu'ils manifestèrent à nous revoir.

Le Bangladesh nous a fait l'impression d'une jeune nation courageusement décidée à se reconstruire une nouvelle patrie et à se relever de ses blessures.

Tout le bien que nous espérons avoir fait dans les camps ne fut possible que grâce aux efforts sans ménagement du Gouvernement indien, qui fit du très bon travail, à un merveilleux B.D.O. (Block Development Officer), à la coopération enthousiaste de M. Moitra, l'administrateur officiel, à l'assistance de Caritas et du Canada, et aux nombreuses donations d'amis et de bienfaiteurs du monde entier.

A tous, nos remerciements émus. Que Dieu les bénisse ! »

L'équipe de Caritas dans le camp des réfugiés du Bangladesh

Au berceau du bouddhisme

L'intention missionnaire de juin semble répondre à la pensée exprimée par le Saint-Père dans le discours d'ouverture de la deuxième session du Concile : « L'Eglise regarde plus loin par-delà l'horizon de la chrétienté... Elle considère les autres religions qui gardent le sens et la notion du Dieu unique et transcendant, Créateur et Providence. »

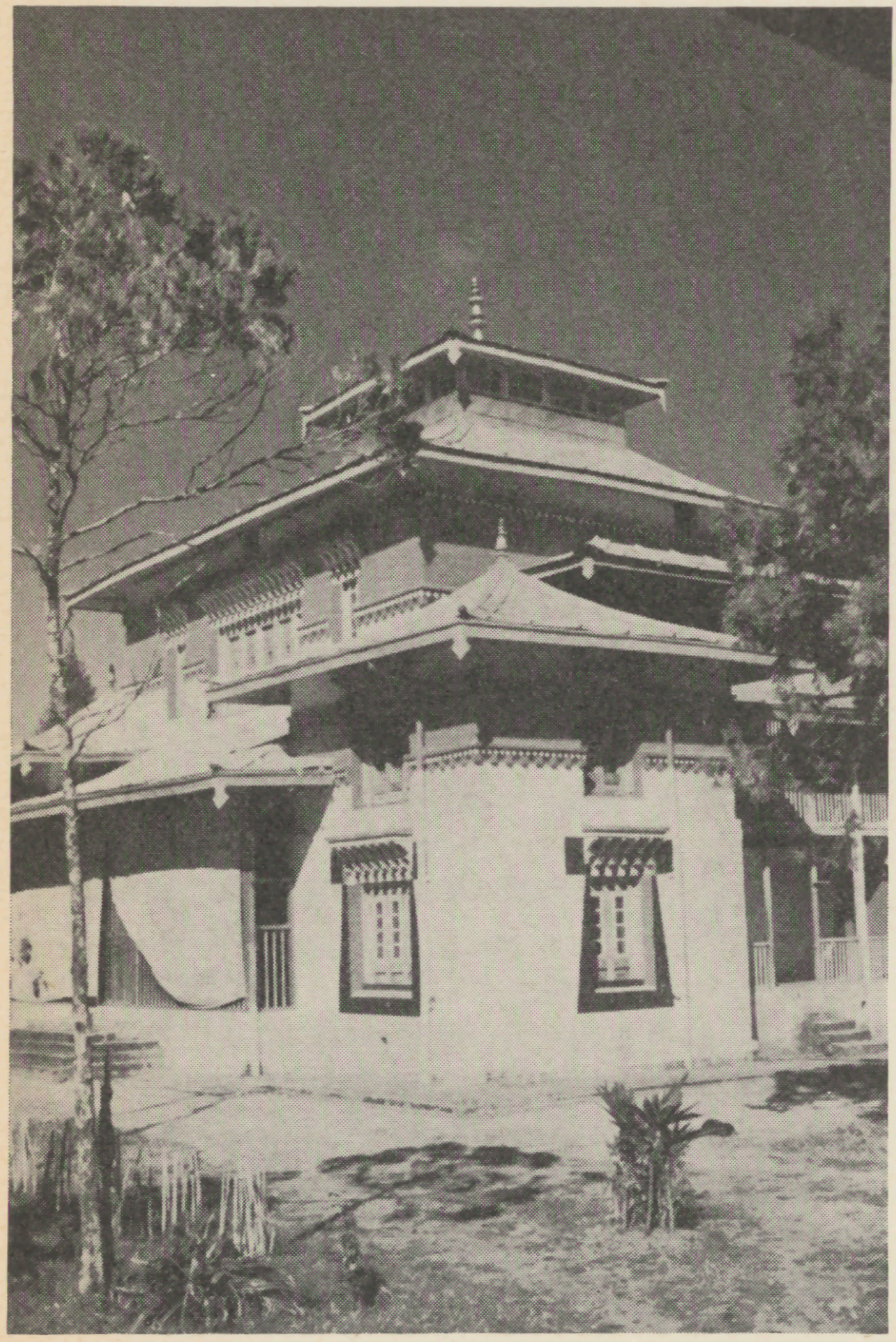
Sans doute ces paroles ne peuvent s'appliquer directement au bouddhisme qui ignore tout d'un Dieu unique et qui est plutôt une voie qu'une religion. Mais les valeurs spirituelles de sa doctrine restent depuis 25 siècles une source de bonheur et d'espoir pour quelque 500 millions d'hommes — presque autant que de catholiques. — C'est pourquoi, dit Paul VI : « L'Eglise estime comme il se doit ce qu'il y a de vrai, de bon et d'humain » dans ses croyances.

Certaines nations du Sud-asiatique, telles la Birmanie, Thaïlande, Ceylan, le Cambodge, sont même soumises à l'emprise totale du bouddhisme puisqu'elles l'ont établi religion d'Etat. Actuellement, il connaît un renouveau dont la Birmanie a eu l'initiative en mai 1954, à Rangoon, lors du sixième grand Concile bouddhique qui s'est achevé en 1956 pour célébrer le 2500e anniversaire de la mort de Bouddha. Des milliers de bonzes avaient travaillé pendant ces deux ans à mettre à jour les textes fondamentaux de l'enseignement du « Parfait ».

Historiquement, le bouddhisme constitue un paradoxe : né en Inde, il en a disparu en tant que religion établie depuis le huitième siècle de notre ère. Son berceau se situe aux confins indo-népalais. Dans la première nuit de pleine lune de mai 563 avant J.-C., Siddharta Gautama venait au monde. C'était le fils du chef de clan des Sakyas, au sud du Népal. Sa mère lui avait donné le jour sous un arbre « sal », à Lumbini. Légendes et traditions entourent d'un riche décor la vie du jeune prince. Ainsi raconte-t-on, qu'à l'imposition de son nom, des Brahmes prédirent qu'il atteindrait la sagesse intuitive et serait Bouddha, c'est-à-dire « l'illuminé ». A l'âge de 29 ans, dans le silence de la nuit, tandis que reposait son épouse qui venait de lui donner un fils, il quitte sa demeure pour aller à la recherche de la vérité. Ascète vagabond et méprisé, après six ans d'efforts et de vie sacrifiée, il reçoit l'illumination sous l'arbre « Bo » — l'arbre de la sagesse — et se donne alors pour mission de transmettre aux autres la vérité qu'il a reçue. Ce fut, dit-on, dans le parc des gazelles, à Bénarès, que durant la nuit de pleine lune de juillet, il fit son premier sermon à cinq moines qui se joignirent à lui pour former le « Sangha » ou Communauté bouddhique. Puis, pendant 45 ans, il parcourt le nord de l'Inde, prêche la destruction de toute convoitise des yeux, du cœur et des sens, et au soir de sa vie, de retour à la maison natale, convertit son vieux père, sa femme, son fils et son royaume. C'est là, sous un bouquet d'ardres, que le Bouddha, dans sa 80e année, quitte ce monde périssable pour entrer dans le « Nirvana » ou délivrance de tout désir... Avant de mourir, il donnait à ses disciples un dernier conseil : « Travaillez à votre salut. »

C'est le grand Roi Ashoka — le roi qui se fit moine — qui fut le promoteur de la foi nouvelle en Inde. C'est lui qui éleva les premiers « Stupas » ou sanctuaires bouddhiques répandus à travers l'Inde. Mais la doctrine du maître s'altéra bientôt et donna naissance à deux formes de bouddhisme. Le Hinayana, dit du Petit Véhicule, se caractérise par la fidélité totale à l'enseignement de Bouddha et tend à la recherche d'une sainteté personnelle. Dès le second siècle avant Jésus-Christ, cette forme traversa les frontières de l'Inde, pénétra à Ceylan et dans les régions du Sud-asiatique où il domine aujourd'hui sans conteste.

Le Mahayana, dit du Grand Véhicule, déplace l'accent religieux du salut individuel au salut universel. Moins austère que le premier, il a émigré en Malaisie, Asie Centrale, en Chine et au Japon, assimilant les éléments des religions natives, acceptant même les cultes animistes. C'est ainsi que pénétrant au Tibet, il y a pris une forme unique appelée Lamaïsme pratiqué dans tous les pays frontières de l'Inde du Nord. Ses croyances et ses obligations ont été empruntées à la religion primitive du Tibet — le « Bon » — sorte de naturisme comportant divination, exorcismes et sacrifices d'animaux.



Gumpa à Gangtok

Banderoles à prière devant la Gumpa royale

Les moines sont appelés « Lamas », c'est-à-dire personnes supérieures, mais l'idéal de perfection qu'ils poursuivent s'est bien dégradé et les pratiques religieuses, dans la plupart des cas, n'ont plus grande valeur spirituelle.

Au Sikkim, sous le règne du premier Maharajah, les lamas mêlés aux immigrants tibétains trouvèrent faveur à la Cour et fondèrent les « gumpas » ou monastères qui couronnent les sommets. Dans les lamaseries un nombre incalculable de moines accroupis mêlent au vent du soir leur litanie sacrée, dans un désordre de tambours, de trompettes, de cymbales, tandis que les dévots font inlassablement tourner les moulins à prières. Il faut avoir vu processions et danses rituelles des lamas rouges de Pédong, par exemple, pour en déduire que sous les masques de taureau, la sagesse de Bouddha ne doit plus se refléter sur les visages.

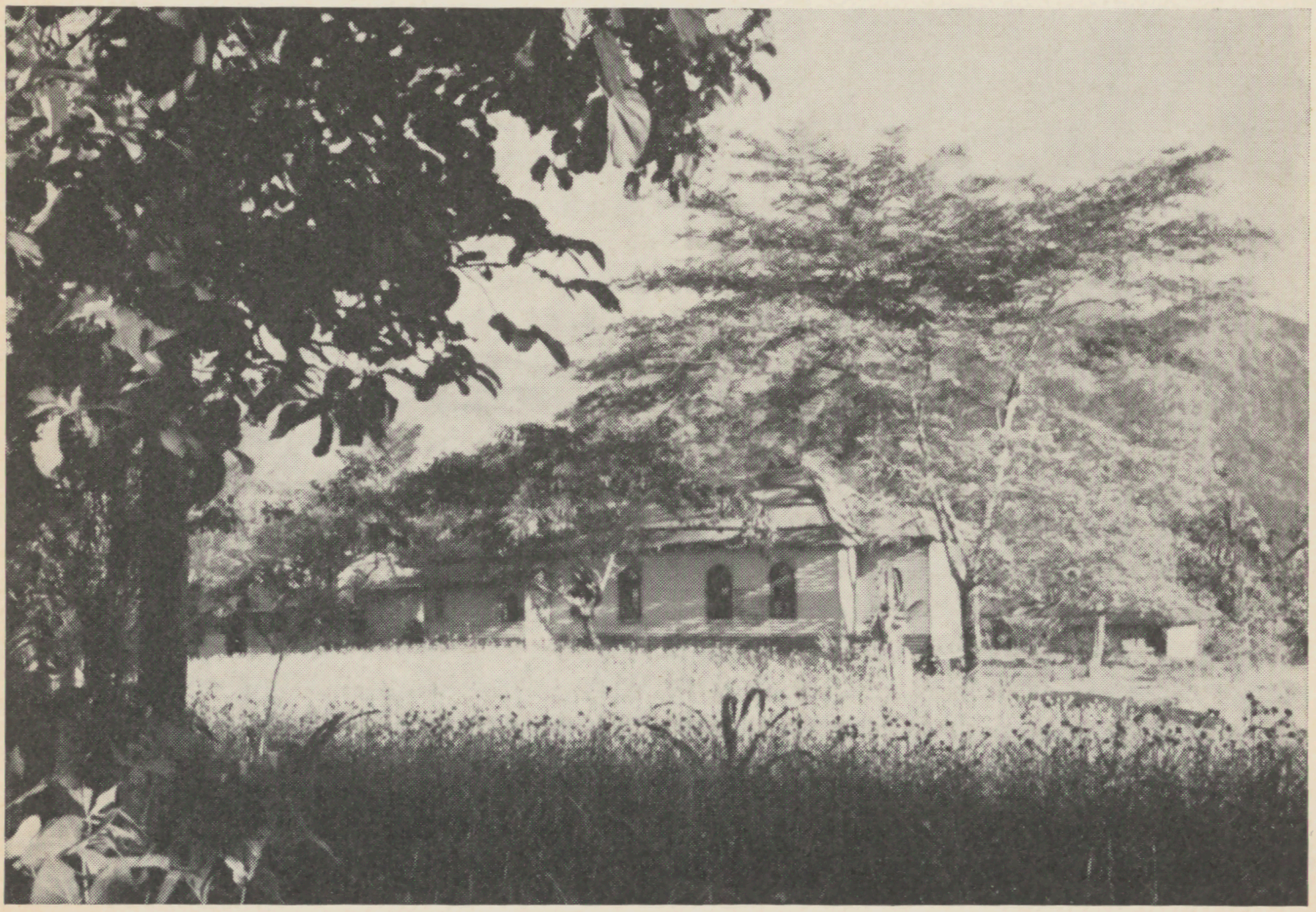
Quelle situation est faite au christianisme dans ces pays du Nord de l'Inde ? Le Népal et le Bhoutan sont, comme le Tibet, strictement interdits aux missionnaires. Le Sikkim indépendant a un seul poste de mission : PAKIONG, où se dévoue un prêtre lepcha de Kalimpong, ordonné en 1945.

En valait-il la peine ?

Le dernier numéro de cette Revue vous a parlé de mes espoirs d'agriculteur amateur, tentant de répéter dans la région l'expérience du blé-miracle mexicain.

Si l'homme a des ennemis et son âme plus encore, le Bon Dieu n'épargne pas les semences mises à sa disposition pour le nourrir. Je vous disais que ce blé avait bonne allure ; cependant quand les épis ont commencé à montrer ce dont ils seraient capables dans cette terre rocailleuse de Mirik, l'un ou l'autre a commencé à devenir noir. Le temps d'obtenir un insecticide, la maladie s'est répandue très rapidement. Je ne pense pas exagérer en disant qu'un quart de la récolte a été ainsi compromis. Mais je connais au moins le remède pour l'an prochain. La maladie enrayée, immédiatement les épis non atteints avaient pris bonne allure, les gens admiraient ce petit champ de blé, et je pense que secrètement ils savouraient déjà le bon pain.

Mais si les hommes sont tenaillés par la faim, il y a parmi les créatures du Bon Dieu des oiseaux qui sont gourmands... et voleurs : une armée de tout petits oiseaux ne se sont-ils pas mis dans la tête d'élire domicile dans mon champ ? Allez donc les déloger ! Ils se cachent astucieusement dans un arbre, s'éclipsent à la moindre pierre qu'on leur jette pour les chasser, narguant de leur cri le chasseur dé-



semparé. Ces petits voraces se sont bien servis, à en juger par les déchets de balles de blé laissés comme pièces à conviction dans le champ !

Après avoir soustrait le dommage causé par la maladie noire et ce qui a été mangé par mes petits voleurs ailés, le blé, coupé à la faucille, battu avec un bâton rudimentaire à la manière des paysans de mon enfance, a rempli un sac de 115 kilos : ce n'est pas énorme pour 20 kilos de semences ! Mais aux yeux de la foi, il y a plus que ce résultat matériel. Et je me promets de tenter une nouvelle expérience l'an prochain. Je ne saurais vous dire si ce blé était bon, car je n'en ai pas mangé un grain ; tout a été distribué aux pauvres, et c'est là ma joie. Dans la Lecture proposée pour la Messe toute nouvelle du Missel intitulée « pour les semailles », nous lisons ce passage de la deuxième Epître de saint Paul aux Corinthiens, chapitre 9, versets 10 et suivants : « Celui qui fournit au laboureur la semence et le pain qui le nourrit, vous fournira la semence à vous aussi, et en abondance, et il fera croître les fruits de votre justice. Enrichis de toutes manières, vous pourrez pratiquer toutes les générosités, lesquelles... feront monter vers Dieu l'action de grâces. » Lisez encore la suite de ce texte qui n'est pas retenu par la liturgie de cette Messe : il en vaut la peine !

Alors, ne serait-ce que pour provoquer l'action de grâces de ceux qui ont eu à manger un jour, oui,

IL EN VALAIT LA PEINE !

M. Pittet

Intentions de la prière

En juin, prions pour que les jeunes Eglises découvrent avec respect les semences du Verbe latentes dans leurs traditions nationales et les portent à leur perfection dans le mystère de l'Amour du Christ.

En juillet, prions pour que les nouveaux baptisés répondent avec empressement aux inspirations de l'Esprit-Saint pour faire connaître le Royaume de Dieu.

En août, prions pour que dans les Missions les fidèles, participant au sacerdoce du Christ, assument toute la responsabilité de leurs Eglises.

Le fatalisme... le Monde sans voix !

Sans maison, sans nourriture, sans vêtements, sans santé, sans travail, sans école, sans avenir, sans espoir, il est facile de comprendre qu'on soit tombé dans le fatalisme.

A quoi bon ? C'est difficile ! C'est impossible. C'est inutile ! On ne peut pas ! Peut-être le Gouvernement... il faut attendre. On doit patienter. Si on réclame, on sera écrasé. C'est écrit ! Ce qui doit arriver a beaucoup de force.

Le fatalisme, souvent se recouvre de religion. « C'est Dieu qui l'a voulu ! »

et à Sa liberté. Les chrétiens savent que Dieu fait même participer l'homme à sa nature divine, L'homme est chargé, de la part de Dieu, de dompter la nature et d'achever la création. Ne craignons pas le terme : Dieu a voulu l'homme comme co-créateur.

Pour réparer notre péché d'omission et aider l'homme à assumer sa mission divine, il nous faut encourager l'homme à s'arracher au fatalisme, ce qui suppose qu'on l'aide à s'arracher aux structures injustes, inhumaines, créatrices d'esclavage.

Don Helder Camara

Il faut accepter la volonté du Bon Dieu. On ne discute pas avec Dieu.

Préoccupée du maintien de l'ordre social, et du principe d'autorité, et du principe de la propriété privée, la Religion, très souvent, a trop insisté sur les vertus passives ou interprétées passivement. La patience, la prudence, l'obéissance, l'autorité, l'humilité, l'acceptation des souffrances, sans doute de grandes vertus, étaient trop souvent présentées de manière à pousser à la passivité et, indirectement et sans le vouloir, au fatalisme.

Et alors l'homme accepte, patiente, obéit, ne répond pas, se tait...

Qu'est-ce que nous avons fait de certains passages de la Bible, décisifs pour bien comprendre la mission de l'homme ?...

Créé à l'image et à la ressemblance de Dieu, il participe à Son intelligence

A notre époque, se présente pour la première fois la possibilité de tirer un grand nombre d'hommes de la condition misérable de l'ignorance.

Aussi, faut-il veiller à ce que les biens DE LA CULTURE SOIENT ACCESSIBLES A TOUS.

Personne ne doit être tenu à l'écart, par l'analphabétisme et la ségrégation, de partager les responsabilités effectives d'une collaboration vraiment humaine au bien commun.

Une lettre du Père Gressot

Voilà bientôt une année que je suis rentré de Suisse, année politique mémorable, secouée par des crises victorieusement surmontées, lourde d'espoir... Il y eut d'abord l'afflux des réfugiés bengalis, près de 10 millions comme tu le sais, et notre territoire diocésain, situé à la frontière nord du Bangladesh, en reçut sa quote-part. Pendant neuf mois, le Gouvernement indien leur assura le logis et les denrées alimentaires de base, et on peut dire que la machine administrative fonctionna étonnamment bien. Chapeau bas aussi à Caritas, que la générosité des bienfaiteurs occidentaux et un magnifique réseau de collaborateurs indigènes mirent en mesure de distribuer des quantités incroyables de nourriture, de remèdes, de vêtements, etc. En pleine collaboration avec le personnel administratif des camps, le diocèse de Darjeeling entreprit de veiller au bien-être de près de cent mille personnes déplacées. Sous la direction énergique du Père Jacob, directeur du Centre Social Diocésain, admirablement assisté par le Père Henrichs, vicaire général, des équipes de volontaires se relayèrent sans interruption dans les camps : religieuses de ce diocèse et d'ailleurs, scolastiques jésuites et sé-

minaristes diocésains, une poignée de prêtres, de jeunes médecins (hindouistes), et toute une phalange d'étudiants et d'étudiantes de nos collèges, sans distinction de croyance. Sur tous, ce contact continu et prolongé avec une misère indescriptible produit une impression indélébile. De son côté, le peuple du Bangladesh leur en est si reconnaissant que la seule mention de Caritas vous y ouvre toutes les frontières, les portes et les cœurs. (C'est ainsi que j'ai pu accompagner un convoi de retournants jusqu'à la ville de Takurgaon, à quelque cent kilomètres à l'intérieur du dernier-né dans la famille des nations.)

Entretenir plus de 10 millions de réfugiés n'aurait pu durer plus longtemps sans saigner à blanc un pays si pauvre que l'Inde. Aussi, dès le début, Mme Gandhi s'était-elle portée garante que tous rentreraient chez eux avant qu'une année ne s'écoule. Devant l'intransigeance du Gouvernement pakistanais et les atrocités commises par l'armée d'occupation, elle ne fit pas mystère d'appuyer le mouvement de résistance populaire de tout son pouvoir, bien que cela dût fatalement mener à la guerre. Cette guerre fut meurtrière et nous affligea profondément. Mais parfaitement préparée, elle ne dura pas quinze jours ! Jamais il n'avait été question pour l'Inde d'annexer la partie musulmane du Bengale, comme on semble se l'être imaginé en Suisse ! Il va sans dire toutefois que l'Inde a tout à gagner à avoir un pays ami sur sa frontière orientale, et que cela va lui permettre, non seulement de réduire ses dépenses militaires, mais aussi de jumeler les économies complémentaires des deux Etats qui, en 1947, se déchirèrent le delta du Gange. Il y a là une promesse de développement bien réjouissante !

Si l'an dernier déjà, les élections au Parlement fédéral indien avaient montré que Mme Gandhi était beaucoup plus populaire que certains ne se l'imaginaient, il n'y a pas de doute que sa stature politique — son image populaire, comme on dit ici — sortit immensément rehaussée de cette dernière crise. Elle en profita pour étendre au Bengale Occidental (Etat indien) les élections provinciales qui devaient avoir lieu dans le reste du pays. Le Bengale, en effet, après plusieurs essais de gouvernement de Front Populaire (à dominance « communiste marxiste », branche Péking) avait sombré dans le plus grand désarroi politique, économique et social. Trois fois, le Parlement avait dû y être dissout, trois fois nous étions tombés sous l'administration directe du Gouvernement central. Mais cette fois-ci, Mme Gandhy avait eu la sagesse d'y nommer un gouverneur énergique, administrateur de renom — et fervent catholique par-dessus le marché — qui réussit à améliorer la situation et s'attira la reconnaissance de toute la population. Promue au rang de héros national après la crise pakistanaise, Mme Gandhi n'eut pas de peine à pulvériser les communistes marxistes, et son parti s'assura une majorité écrasante dans presque tous les Etats, y compris celui du Bengale, où les « communistes marxistes » ne conservent que quatre sièges, et leur leader perdit honteusement le sien (qu'il tenait depuis vingt ans). L'Inde, privée de chef depuis la disparition tragique de Shastri, semble bien en avoir retrouvé un, un chef qui tient ses promesses et qui paraît férocement décidé à renverser la vapeur et à conduire le pays vers un avenir plus heureux : nouvelle étoile du matin sur qui repose l'espoir immense de 600 millions de déshérités.

Je dois dire que nous avons admiré ici le bon sens de nos villageois qui, tout illettrés qu'ils fussent, refusèrent de se laisser impressionner par les outrecuidances démagogiques auxquelles ils furent soumis en demeurant attachés à leur liberté d'opinion.

Le « bazar » de Gorubathan

L'ermitage du P. Eigenmann de Gorubathan

Pour revenir à notre diocèse, il est réjouissant de voir que les nécessités des réfugiés ont imprimé un élan autrefois impensable à nos œuvres sociales. Dans toutes nos stations missionnaires, se sont ouverts, sous la direction des Pères, des champs de travail à objectifs variés : construction de routes, de latrines (!), d'ouvrages visant à contrôler l'érosion... où des centaines de personnes trouvent un gagne-pain qui leur permet de faire face à la famine latente où ils ont été acculés par une série de mauvaises récoltes. Ils sont rétribués en nature. Ainsi, n'humilie-t-on pas ceux à qui on fait l'aumône, mais au contraire, leur procure-t-on un travail dont ils bénéficieront et dont ils seront fiers.

De plus, les deux camions attribués par Caritas à notre Centre Social pour subvenir aux soins des réfugiés demeurent à sa disposition et pourvoient au transport des denrées pour les projets susmentionnés. Il est même question de solliciter de Caritas une Unité Médicale Mobile et de s'assurer à cette fin les services d'un des sympathiques médecins qui se dévouèrent avec nous au service des réfugiés.

Voici pour finir quelques petites nouvelles en vrac :

Le Collège Saint-Augustin a rouvert ses portes le 1er mars et compte 467 élèves, dont 200 internes. Le Sénat diocésain a nommé le Père Pittet président de la Commission liturgique du diocèse, et les Pères Brahier et Butty, membres de la Commission des Œuvres sociales.

E. Gressot

Là où se trouve la haine,
que nous annoncions l'amour.
Là où se trouve la discorde,
que nous bâtissions la paix.
Là où se trouve le doute,
que nous réveillions la foi.

Là où se trouve la tristesse,
que nous suscitions la joie.
Là où se trouve l'offense,
que nous apportions le pardon.
Là où se trouve l'erreur,
que nous proclamions la vérité.

Là où se trouve la détresse,
que nous ranimions l'espérance.
Là où se trouvent les ténèbres,
que nous répandions la lumière.

S. François d'Assise

Le Centre Social du diocèse de Darjeeling

Depuis son ouverture, le Centre de Service Social du diocèse de Darjeeling a lui-même lancé, ou sanctionné, 195 projets de travail (41 d'avril à juin 1971, 41 également en octobre et décembre, et 114 de janvier à mars 1972). Cela représente un total de 16 271 « mois de travail ». Les ouvriers étant rétribués en denrées alimentaires et celles-ci calculées sur une base moyenne de cinq personnes par famille, on peut dire que 81 355 personnes ont ainsi bénéficié des secours de CRS (Catholic Relief Society) pour tout un mois. De loin, la plupart des projets portent sur la construction de routes de campagne ou de petits ponts (30 projets), ou à la remise en état d'anciens chemins (38 projets) endommagés par les désastres de 1968 dans la subdivision administrative de Kalimpong. Viennent ensuite le creusage de réservoirs d'eau et la construction de digues (32 projets, principalement dans la plaine). 112 orangeraies ont également été mises en valeur autour de Tanyang et de Sourouk, 10 terrains de sports furent aménagés ou agrandis et 200 huttes d'habitation ont été construites ou réparées dans la région

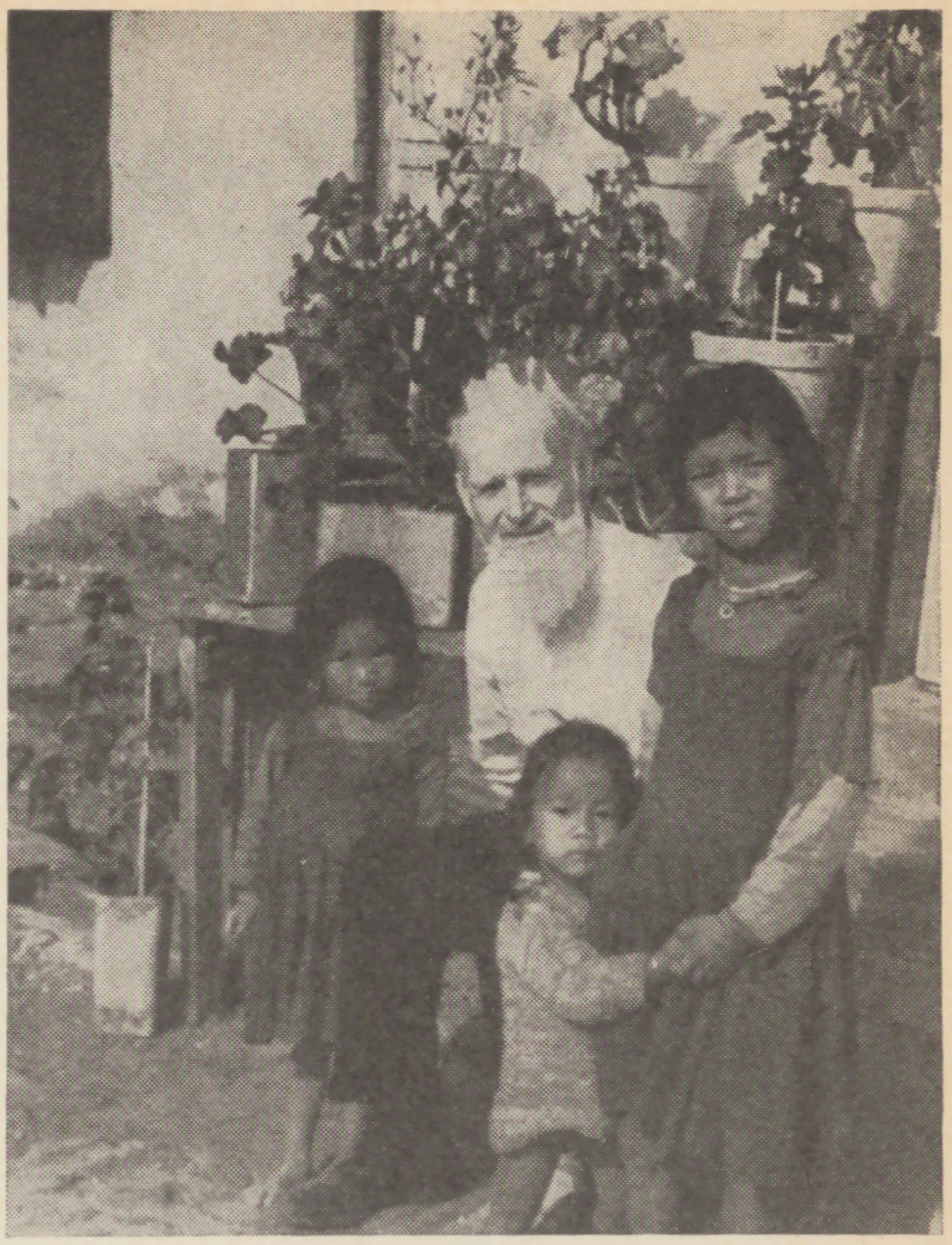
Les Sœurs de Saint-Joseph avec leurs élèves

de Pédong. On organisa même des classes pour adultes. Enfin, 1295 latrines furent creusées et construites dans une quinzaine de villages de la subdivision de Kalimpong.

Le Centre de Service Social a aussi distribué 300 tonnes de farine de blé pour subvenir à la quasi-famine qui règne dans les villages à la suite de la mauvaise récolte de maïs en 1971. Cette farine avait été attribuée au diocèse de Darjeeling par l'Œuvre CARITAS, centre de Calcutta, grâce à un généreux envoi des pays d'Europe.

Briques et roues. Pour quiconque se retrouve au Centre de Service après quelques mois, il y a deux choses qui frappent : des briques et des roues ! Le centre construit, le centre se motorise !

Un garage pour cinq voitures, flanqué d'un long hangar, est à peu près terminé et n'attend qu'une toiture permanente pour remplacer les bâches qui le couvrent actuellement. Un deuxième hangar, de proportions respectables, a atteint la hauteur du toit. Ces projets furent rendus possibles grâce à de généreuses contributions financières de Caritas et de CRS. C'est à ces mêmes œuvres que nous sommes redevables de trois camions et d'une jeep, qui atteignent sans cesse les quatre coins du diocèse. La dernière acquisition est une ambulance Peugeot, don des catholiques de France, que le Père Jacob ramena de Calcutta le 16 mars. Elle sera utilisée par une Unité Médicale Mobile qui va sous peu entrer en fonction sous la direction du Dr Mani, lequel s'occupera aussi d'un dispensaire qui s'ouvrira au rez-de-chaussée du Centre.



Anniversaire sacerdotal du Père Schyrr

Git-Byong. Le dimanche 5 mai, le Père Augustin Schyrr célébrait le quarantième anniversaire de son Ordination sacerdotale. Les paroissiens de Git, sur lesquels le Père Schyrr veille paternellement depuis plus de quinze ans, s'étaient réunis pour le remercier et lui souhaiter encore de nombreuses années de ministère parmi eux.

Pendant la Grand-Messe concélébrée, Mgr Benjamin, qui avait tenu à être présent pour l'occasion, administra le sacrement de Confirmation à 70 personnes. La messe fut suivie d'agapes fraternelles auxquelles presque toute la paroisse prit part. Puis il y eut une petite représentation théâtrale au cours de laquelle l'Evêque remercia le Père Schyrr au nom du diocèse et lui souhaita lui aussi un encore long et fructueux apostolat.

Goutte-à-goutte

Lorsque quelqu'un est gravement malade, on lui met le « goutte-à-goutte » et les litres de liquide, les uns après les autres, passent dans le corps du patient.

Ici, je veux vous parler du « goutte-à-goutte » inverse, de ces gouttes qui remplissent le vase, DES **TIMBRES-POSTE,** 100 gr. par-ci, 100 gr. par-là et voilà le kilo, autant de sources de revenus pour nos missionnaires (environ 10 à 15 francs le kg.). Si vous avez des TIMBRES-POSTE, faites-nous le plaisir de ne pas les jeter, mais de nous les envoyer. Si vous avez des amis, si vous connaissez des bureaux, des fabriques, etc., demandez-leur d'en faire autant, votre geste fera des heureux.

Une seule adresse :

Frère Serge, Abbaye 1890 St-Maurice. Merci.

LA PRIÈRE DES INDIENS

Notre Père à tous est un berger.
Nous ne manquerons de rien.

Il nous jette la corde salvatrice de son Amour.
Il nous établit là où sont les verts pâturages
et les eaux jaillissantes, à l'abri de tout danger.
Là, je trouverai nourriture et repos bienfaisant.

Un jour — demain,
bien plus tard peut-être —, Il me conduira loin
dans la montagne.
Je serai sans crainte, car le maître des bergers
m'attend à cet endroit.
Ma faim sera à jamais apaisée.
La corde de son Amour se fera verge parfois.
Mais Notre Père me donnera le bâton
sur quoi m'appuyer.

C'est la vérité pure et sans fard.
Je poursuivrai ma vie durant ce but lointain.
Après quoi, j'entrerai dans l'Eternité,
où ma place auprès du Maître des bergers
est assurée depuis toujours.

Ps. 23 - Tiré de E. Cardenal

Archives cantonales, Sion

JA 1890 Saint-Maurice